



Derrière la vitre

Ludmila Safyane

La vitrine renvoie son reflet. Florence ne le voit pas. Pas envie de voir ça. Son image. Cette femme aux cernes bleutés, aux cheveux plats, aux fringues démodées. Une femme plus qu'ordinaire, plutôt mal fagotée, un peu trop enrobée pour ses quarante ans. Ce n'est pas elle. Pas vraiment. Non, ce qu'elle reluque, Florence, ce sont les couleurs chamarrées des pâtisseries derrière la vitre. Tartes roses, jaunes ou bleues, petits pavés marron et blancs couverts de perles multicolores, amandines, babas, pralinés, hérissons aux trois chocolats, tous l'appellent, lui susurrent des mots doux, la draguent ouvertement, sans vergogne. Elle commencera par un succès. Elle en a besoin. Besoin de chocolat pour le moelleux, pour la tendresse et besoin du mot. Succès. Au moins l'illusion. Florence hésite encore. Toujours cette appréhension. C'est comme ça. Il faudra du temps. Et puis elle entre. La sonnerie la fait sursauter. Stridente. Agressive. Comme une alarme. La vendeuse arrive de l'arrière-boutique en essuyant ses grosses mains jaunes sur un tablier saumon. Visage fermé. Regard traversant. La femme a les cheveux gras. Elle est moche. Pire. Elle a l'air mauvais.

— Oui...?

Florence n'est plus là. Dehors, sur le trottoir, elle s'éloigne précipitamment. Les mots n'ont pas pu dépasser sa gorge. Les mots ne sont pas sortis. Pourtant elle en avait envie de ces pâtisseries, elle les voulait, elle les attendait ces douceurs elle les avait rêvées pourtant, désirées. Mais pas comme ça, là, attrapées par ces énormes mains laides. Pas jetés dans un carton sans âme. Pas tendues sans un sourire ou même un regard humain. Non, ce que veut Florence aujourd'hui, c'est de l'amour. De l'amour en kilogrammes, de l'amour en sirop, en copeaux, en coulis et en ganache. Ou bien ? Ou bien, juste un peu de tendresse, juste un peu de douceur du bout des yeux, du bout des lèvres, pas grand-chose, mais se sentir vivante. Vivante autrement que par les coups du destin. Sentir que la vie ça peut faire du bien parfois. Elle se dit que si elle était un homme, ce serait plus facile. Elle se paierait une putain. Elle imaginerait que cette femme est sienne, qu'elle l'attend le soir, qu'elle s'inquiète et

frissonne en l'appelant. Elle la posséderait en se disant qu'elle lui appartient. Mais Florence n'est pas un homme. Et d'ailleurs, elle n'est plus tout à fait sûre que ce serait plus facile. Elle n'est plus tout à fait sûre de rien. Les hommes sont-ils ainsi ? Tous ? Peut-être que si Florence était un homme, elle irait juste boire une bière dans un bar. De toute façon, Florence est une femme, et aujourd'hui Florence ne veut pas d'une femme, Florence ne veut pas non plus être un homme, Florence veut un homme. À elle. Elle veut qu'un homme la voie, la regarde, l'admire, la rêve. Elle imagine les retrouvailles. Les regards d'abord. Les yeux qui se mouillent. Puis les bras, les lèvres, la peau. Ils prendraient une chambre à l'hôtel de la gare. Ils seraient nus en quelques secondes. Elle sentirait sa chaleur, ses caresses, ses mains irraisonnées, son sexe dans son ventre.

Un pigeon s'envole. Florence regarde autour d'elle. Une vieille femme revient du marché. Deux amoureux s'enlacent sur un banc. Son reflet dans une vitrine. Méconnaissable. Laide. On dirait sa mère. Quel homme tomberait amoureux de ça ? Aujourd'hui elle se contentera d'un peu de sucre et de beurre dans sa bouche et dans son ventre. Et de lumière aussi, de la brise du matin, du chant des oiseaux dans les arbres. Florence repense à cette affreuse vendeuse en blouse rose. Elle serre les poings au fond de ses trop grandes poches. Des pâtisseries, il y en a d'autres. Il suffit de marcher, de flâner dans les rues, au gré du hasard, de l'envie. Le soleil est au rendez-vous. Une belle matinée de printemps. Quelques bourgeons aux branches des arbres. Ça et là même une fleur ou deux, petites taches violettes et blanches dans le gris de la ville. Une journée entière. Quel bonheur. Quelle angoisse.

Florence remonte la rue. Arrive sur une place. Est-elle perdue ? Elle ne connaît pas cette ville. Elle aurait pu prendre le train. Aller à Paris. Retrouver sa famille. Les siens ? Son père, vieux depuis si longtemps, le chef de famille, à vos ordres... chef ! Les enfants se pliaient devant lui, lui plié par la vie. Et sa mère éternelle figée résignée derrière sa table à repasser. Le Patriarche et la Vénus au fer multi-vapeur ! Quel tableau... Ses frères ? Mariés et occupés. Aurait-ils seulement été contents de la voir ? Difficile à dire. Ne l'auraient-ils pas accueillie avec des reproches, des regards trop lourds, des silences trop éloquents ? Non, aujourd'hui Florence veut du plaisir, paillettes et confettis, vermicelles colorés, fiesta et chantilly. Passer une bonne journée, aussi légère qu'un nuage de lait dans un café bien noir, aussi superficielle

qu'une montagne de neige vaporeuse sur une gaufre, aussi insaisissable que le temps qui s'effiloche au-dessus de la vie.

Devant elle, quelques boutiques s'alignent sagement. La mode a bien changé. Les prix aussi. Florence recompte mentalement l'étendue de sa fortune. Elle aurait à peine de quoi s'acheter ce petit haut bleu. Pas raisonnable. Si elle osait, elle pourrait au moins l'essayer. Ça ne coûte rien. Timidement, elle entre. La jeune vendeuse élégante la jauge du regard, la juge, l'exécute. Florence s'excuse. Repart. Elle n'est pas à sa place ici. Le quartier est trop chic. Pas besoin de mots pour comprendre ça. Où est sa place ? A-t-elle encore sa place dans ce monde ? L'a-t-elle jamais eue ? D'un coup, ces choses ça ne prévient pas, d'un coup, Florence, elle a envie de se foutre en l'air, putain, elle se jetterait sous les roues d'un train s'il en passait un devant elle, elle avalerait la ciguë ou le canon d'un fusil de chasse... Alors elle marche. Elle marche encore, encore et encore. Puis Florence s'arrête. Florence regarde sa montre. Midi passé. C'est passé. Florence a faim. Faim de vivre. Florence enfonce encore ses mains dans les grandes poches de sa veste sans forme. Baisse la tête. Elle entre dans un monoprix. Les lumières l'aveuglent un peu. Tout lui paraît tellement différent, mais là au moins, personne ne la regarde. Elle est transparente, et c'est très bien ainsi. Elle se balade un peu au rayon vêtements, choisit une tunique colorée qu'elle portera tout de suite, à la sortie du magasin, elle jettera son vieux tee-shirt gris et sa grande veste usée, le jean, c'est pas grave, elle verra plus tard. C'est fou comme elle se sent mieux dans sa nouvelle peau. C'est fou comme un bout de tissu peut parfois changer les choses. Florence relève la tête. Cette fois elle entre dans un salon de thé. Un peu snob. Et alors ? Elle vous emmerde, Florence, elle a de l'argent, elle paiera. Et son repas de midi sera uniquement composé de pâtisseries. Des dizaines de pâtisseries aussi grasses et sucrées et bariolées, les unes que les autres. Elle sourit. C'est la première fois aujourd'hui. Elle commande. C'est elle qui commande. Dieu que c'est bon. Elle commence par le succès chocolat noir et noix de macadamia, fini de broyer du noir sur le macadam de l'existence, la vraie vie doit succéder aux souffrances, c'est ainsi, elle se l'est promis. Elle se l'est promis. Puis une tarte au citron meringuée, un peu acide, un peu toquée, un peu dingue, sillons jaunes cireux à creuser avec les doigts s'il vous plaît. Et aumônière pomme-cannelle, ah votre bon cœur qui comble d'aise et donne des ailes, mille-feuille vanille caramel, roman mélo à effeuiller, pétales et amour à gogo, religieuse au café de flore, fleurs du mal, pas très catholique ma sœur,

saint-honoré rhum framboises, enchantée, ravie, confuse, rose aux joues, partons à Rome, ou aux anges...

Assise face à la vitre, face à la rue, face au monde, devant son café brûlant comme complice et ami, Florence savoure chacune de ses bouchées, chaque miette mielleuse, chaque particule de douceur. Florence s'en emplit, s'en nourrit, les mains pleines, les yeux fermés. C'est comme une renaissance. Elle avait oublié que la vie c'est aussi ça.

Derrière la vitre, les passants la regardent, un peu étonnés. À l'intérieur, quelques rombières murmurent, péremptoires. Florence s'en fout. Une vieille toute sèche se permet :

— Non mais regardez-moi ça si c'est pas malheureux tout de même.

Florence ne dit rien. Elle pourrait se lever, crier, lui jeter les soucoupes à la figure, lui arracher les yeux à la petite cuillère. Mais elle ne dit rien. Boit une gorgée de café, lèche son pouce encore couvert de chocolat collant. On ne lui volera pas sa journée. Lorsqu'elle se relève, titubante, il n'est pas loin de quinze heures trente. Florence respire. Elle marche encore un peu. Passe devant la gare. S'arrête sur un banc. Le bâtiment ancien se détache sur le ciel clair. Quelques nuages blancs jouent à cache-cache avec la toiture. Le calme de l'après-midi, dans cette petite ville de province, apaise et engourdit l'esprit. Elle pourrait prendre un billet pour n'importe quelle destination. Loin, le plus loin possible. L'Italie par exemple. Cette ville qui porte son nom, qu'elle n'a jamais vue mais qu'elle rêve de goûter un jour. Croquer ses rues pavées de marbre, boire son ciel toujours bleu comme dans les tableaux vieillots. Florence se relève, reprend sa course éperdue, le temps ne se rattrape plus, passe devant l'hôtel de la gare. Il y a toujours un hôtel de la gare. Florence soupire. La journée est finie. Il est temps de rentrer. Florence se dirige vers l'arrêt de bus. Le prochain est à dix-sept heures trente-cinq. Il lui reste une demi-heure de vie. Une demi-heure volée par la perspective. Elle pourra toujours regarder par la vitre. Les arbres, les gens, les magasins de fleurs, les lampadaires, les voitures, les chiens, les regards renfrognés, les panneaux publicitaires, les hommes, le ciel.

À dix-huit heures sa permission se termine. À dix-huit heures Florence doit avoir réintégré le centre pénitentiaire.